

# Les Caraïbes noirs: trois siècles de changement social<sup>1</sup>

PAR PIERRE BEAUCAGE

---

## RÉSUMÉ

In this ethno-historical study of the Black Carib, the author shows that social change is not always accompanied by disintegration or disorganization.

Les études de *changement social* ont souvent été menées comme à contre-cœur. Devant l'impossibilité d'appliquer ses nouvelles statiques à une société en transformation, le chercheur cède parfois à la tentation de ne voir dans ce changement qu'une *désintégration* ou une *désorganisation* oubliant qu'une société, si elle se déstructure à un niveau, doit se restructurer à un autre, sans quoi elle cesse d'exister. Ceci fut le cas de plusieurs sociétés primitives, certes, mais d'autres réagirent en abandonnant certains traits de leur culture qui étaient incompatibles avec la situation nouvelle et en modifiant les autres au rythme du changement. Il en fut ainsi de la société caraïbe, comme nous tenterons de le démontrer.

L'étude des transformations successives qui ont eu lieu au sein d'une société devrait reposer sur une connaissance exhaustive de sa *structure sociale* au début de la période étudiée, d'une part, et des *circonstances historiques* particulières dans lesquelles ces transformations se sont effectuées, d'autre part. Ce point demanderait

<sup>1</sup> Nous tenons à remercier ici l'Université Laval, qui nous défraya de nos deux voyages au Honduras, pendant les étés 1963 et 1964. La cueillette des données et leur analyse fut grandement facilitée par la collaboration de M. Marcel Samson, qui étudia la structure familiale. La présence de nos deux épouses nous fut une aide précieuse dans l'établissement de relations cordiales avec la population de Limon, village caraïbe où nous avons séjourné. Enfin mentionnons l'apport important de deux amis caraïbes, MM. Nicolas G. Molina et Santiago Mejia, dont les services comme informateurs et traducteurs facilitèrent de beaucoup notre travail.

des développements qui débordent le cadre de cet article. Qu'il nous suffise d'énoncer ici, comme postulat, que le processus concret de changement naît d'une dialectique entre ces deux termes. Dans le cas de la société technologiquement simple et socialement homogène qu'étaient les Indiens Caraïbes au seizième siècle, nous savons que les causes du changement ont été entièrement extérieures. Ce sont les contacts avec les Européens et les Noirs qui ont placé cette société face à des situations nouvelles auxquelles sa structure interne lui a fait répondre dans tel sens plutôt que dans tel autre, chaque réponse affectant la situation globale de telle sorte que les transformations ultérieures furent fonction des précédentes. C'est cette dynamique des déterminations successives que nous essaierons ici de mettre en lumière. Nous utiliserons principalement pour cela des documents écrits, récits de voyageurs, pendant les dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles, et travaux ethnographiques, depuis les débuts du vingtième siècle. En plus de ces sources, nous avons puisé nos informations dans la tradition orale caraïbe, recueillie pendant un de nos séjours sur le terrain.

Comme l'ethnographie des Caraïbes noirs actuels a déjà fait l'objet de travaux spécialisés (Conzemius 1928, 1930; Taylor 1951), nous ne nous attarderons pas à la décrire. Nous en résumerons seulement les traits essentiels à la compréhension de notre sujet.

Les Caraïbes noirs comptent environ quarante mille individus, disséminés dans une trentaine d'agglomérations qui s'étendent sur le littoral antillais de l'Amérique Centrale, depuis Punta Gorda, au Honduras britannique, jusqu'à Plaplaya, dans la république du Honduras, soit une distance d'environ trois cent cinquante milles. Le peuplement caraïbe s'est fait tout entier en bordure de la mer, tandis que l'arrière-pays immédiat est en général très peu peuplé, en raison de son caractère insalubre et marécageux. Les montagnes de l'intérieur, plus fertiles et plus tempérées que la côte, sont habitées par des métis d'Indiens et d'Espagnols (appelés ici *Ladinos*<sup>2</sup>). Ceux-ci, jusqu'au début du siècle, n'ont occupé

<sup>2</sup> Ce terme était employé par les autorités espagnoles de la période coloniale pour désigner les Indiens qui avaient appris l'espagnol. Son sens premier est *viñ d'esprit, rusé*.

que quelques points du littoral, dans un but militaire et commercial, surtout.

Au point de vue politique, les Caraïbes relèvent de trois administrations distinctes: la colonie du Honduras britannique et les républiques du Guatemala et du Honduras. Tandis que la population des deux premiers territoires est surtout concentrée dans des agglomérations urbaines, celle de la république du Honduras est répartie dans vingt-cinq villages, en plus de former d'importantes minorités dans les quatre villes côtières.

Racialement, les Caraïbes noirs actuels sont le produit d'un métissage entre Amérindiens et Noirs, avec une telle prédominance de ces derniers que le voyageur non-prévenu pourrait croire qu'ils sont d'origine africaine pure. L'ascendance indienne n'est immédiatement perceptible que chez quelques individus, par les yeux bridés, la peau moins foncée et la texture moins crépue des cheveux.

L'étude linguistique faite par Taylor (1951) au Honduras britannique a montré que, tout en conservant les structures fondamentales de la langue des Indiens Caraïbes, les Caraïbes noirs transformèrent profondément la phonétique indienne originelle, en sonorisant les consonnes et en vocalisant les phonèmes. Ils y introduisirent également, en les modifiant, un nombre considérable de mots français, anglais et espagnols, correspondant aux divers contacts qu'ils eurent avec les Européens.

Les Caraïbes d'aujourd'hui partagent de nombreux traits de culture matérielle avec les noirs antillais. Ils s'habillent à l'euro-péenne, pratiquent une agriculture de brûlis et se servent d'outils, d'ustensiles de ménage et d'instruments de musique communs à toute l'aire des Antilles. À ce niveau, cependant, ils se distinguent de leurs voisins par leur division du travail entre les sexes et les techniques élaborées qui entourent la culture et la préparation du manioc, activités essentiellement féminines. Les hommes divisent leur temps entre la pêche et la culture des bananiers, des cocotiers et du riz. La plupart tirent également une partie de leurs revenus du travail salarié à l'extérieur.<sup>3</sup>

<sup>3</sup> Pour une description plus détaillée, cf. Taylor 1951:55-68; Beaucage s.d.: 7-12.

Les Caraïbes noirs ont également conservé de leurs ancêtres Indiens un certain nombre de rites, en particulier ceux qui entourent la naissance, la maladie et la mort (v.g. Coelho 1949).

\*

\*

\*

Au moment de la découverte de l'Amérique, les Indiens Kalinago (nom qui fut hispanisé en *Caribe*, d'où le français *Caraïbe*) habitaient les Iles du Vent et une partie de Trinidad. De provenance guyanaise, ils avaient conquis ces territoires à une époque récente, semble-t-il, sur les Arawak (cf. Rochefort 1665:350) qui n'occupaient plus que les Grandes Antilles, à l'arrivée de Colomb.

Les Caraïbes, dont la culture et l'organisation sociale étaient beaucoup plus rudimentaires que celles des Arawak, pratiquaient l'écobuage et la pêche, complétés par la chasse et la cueillette des produits forestiers.

Chaque village comprenait un certain nombre de huttes (*muna*) où vivaient les femmes et les enfants, groupées autour de la maison des hommes (*tabui*), demeure de tous les mâles après l'initiation. Un ancien avait la charge de cette maison commune, mais ses fonctions semblent s'être limitées à la direction des travaux collectifs et à l'accueil des visiteurs de marque. Un *chef suprême* (*ubutu*) commandait parfois à de vastes confédérations de villages pouvant s'étendre à la moitié d'une île, mais son autorité ne dépassait pas le cadre des activités militaires (Rouse 1943:555).

Les sources écrites indiquent que les Indiens Caraïbes étaient uxori-locaux. En effet, un homme construisait à son épouse une hutte dans le village de cette dernière et, en cas de polygamie, les visitait à tour de rôle (Rochefort 1665:544). Seuls les *chefs suprêmes* avaient le droit de permettre la virilocalité à leurs fils mariés, ce qui les mettait à la tête de maisonnées nombreuses et accroissait encore leur force et leur prestige (Taylor 1946:210). Bien que l'uxorilocalité coïncide souvent avec une certaine forme de matrilinearité, celle-ci n'a attiré l'attention d'aucun voyageur de l'époque. Il est vrai que les Caraïbes avaient alors peu de

biens à transmettre ou à administrer, ce qui ne favorisait pas le développement de groupes de descendance très structurés. La terre, très abondante par rapport à la population, était allouée à quiconque se donnait la peine de la mettre en culture. Quant aux maisons, canots et autres biens meubles, ils étaient détruits à la mort de leur propriétaire (Rochefort 1665:544). La matrilinearité, si elle a existé, a donc été limitée à la transmission du nom, pour les hommes, avec en outre la détermination de la résidence, pour les femmes.

Une analyse de la terminologie de parenté, appuyée sur sa connaissance précise de la langue caraïbe, a conduit Taylor (1946:206-7) à affirmer l'existence du mariage préférentiel avec la cousine croisée patrilatérale. Il faut cependant souligner que les chroniqueurs de l'époque ne mentionnent que le mariage avec la cousine croisée, sans plus de précisions (Rochefort 1665:544) et que le seul texte qui confirme son hypothèse est loin d'être clair. Il semble donc hasardeux d'en déduire des conclusions sur la structure et les fonctions des groupes de descendance, comme il le fait (Taylor 1946:206-7).

Indépendamment du système de parenté, une organisation militaire fortement hiérarchisée groupait de façon permanente tous les hommes à partir de l'initiation. Les membres d'une *maison des hommes* formaient l'unité de base de cette organisation qui s'actualisait lors des expéditions maritimes au cours desquelles on allait razzier les Arawak et même les Caraïbes des îles voisines.

Après leur première union, obligatoirement, avec une cousine croisée, c'est grâce à leurs exploits militaires que les jeunes hommes pouvaient acquérir d'autres épouses et augmenter ainsi leur prestige et leur statut économique de même que le nombre de leurs alliés.

Alors que sa première union donnait au jeune mari un statut subalterne dans le village de son beau-père, la situation était très différente lors des mariages subséquents. Rochefort (1665:545 ss.) rapporte que les pères de filles à marier, soucieux de s'allier aux guerriers que leurs exploits désignaient comme chefs probables, se disputaient l'honneur de leur donner leurs filles. Le guerrier le plus habile se retrouvait donc, au terme de sa carrière, chef

d'un village ou d'un groupe de villages et allié de familles importantes.

Ce système d'alliances, couplé sur l'organisation militaire, permettait une certaine unité dans une société où les lignages semblent n'avoir jamais été assez profonds et structurés pour fournir un cadre stable à l'organisation sociale.

\*  
\*                      \*

Les contacts avec les Européens, au seizième siècle, semblent avoir eu assez peu de répercussions sur la société caraïbe. Les Espagnols, qui s'intéressaient surtout, en Amérique, aux terres riches en métaux précieux et densément peuplées (Mexique, Amérique Centrale, régions andines), délaissèrent ces petites îles montagneuses et boisées dont les habitants avaient une solide réputation d'anthropophages. Ils n'utilisèrent qu'occasionnellement les ports naturels des Îles du Vent pour refaire leurs provisions avant de continuer vers l'Amérique du Sud. Néanmoins, ces contacts épisodiques introduisirent dans les îles les outils d'acier, les armes à feu et quelques animaux domestiques comme le porc et les volailles. Après avoir connu ces biens, surtout les serpes, les haches et les fusils, les Caraïbes cherchèrent à se les procurer par tous les moyens, dont le commerce et le pillage.

Le comportement des Anglais et des Français, aux Antilles, fut très différent de celui des Espagnols. Ils s'intéressèrent principalement aux ressources agricoles en vue d'une économie de plantations. L'expérience des Portugais au Brésil avait montré qu'il était possible d'exploiter très avantageusement les territoires fertiles des tropiques pour la culture des produits exotiques, alors très en demande sur les marchés métropolitains.

A partir de 1623, des colonies françaises s'établirent successivement à la Guadeloupe, la Martinique, la Désirade, la Marie-Galante et la Grenade, tandis que les Anglais occupaient Nevis, Sainte-Lucie, Montserrat et la Barbade. Les Indiens Caraïbes qui occupaient ces îles se montrèrent souvent amicaux, au début, car dans leur phase d'installation, les colons leur apportaient en quantité les produits manufacturés dont ils avaient désormais besoin.

La coexistence des deux sociétés sur ces territoires exigus que sont les Petites Antilles fut cependant compromise très tôt par le conflit entre l'expansionnisme des colonies, qui tendait à exploiter toutes les terres arables, et l'agriculture itinérante des Indiens, qui nécessitait de vastes étendues de sol en friche. Les Caraïbes réagirent en attaquant les plantations isolées, mais les expéditions de représailles les décimèrent. Certains des survivants s'assimilèrent rapidement à la population créole; d'autres se retirèrent à la Dominique et à Saint-Vincent, où les Européens ne s'étaient pas encore établis.

En même temps que leur existence même était compromise par la colonisation, les expéditions militaires des Caraïbes devenaient plus fructueuses que jamais, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, en raison du chaos politique créé dans les îles par les guerres perpétuelles entre la France et l'Angleterre. Ayant désormais leurs bases à la Dominique et à Saint-Vincent, ils purent attaquer régulièrement les îles avoisinantes et s'y approvisionner en marchandises européennes.

Cette première transformation qu'on remarque chez eux est bien conforme à la structure de leur société, qui privilégiait la vie militaire comme source unique d'honneurs et de biens. C'est pourquoi, en dépit des échecs nombreux qu'ils subirent à chaque fois qu'ils eurent à affronter directement la société européenne, ils accrurent encore leurs activités militaires, au détriment de leur système de subsistance que les pertes continuelles de main-d'œuvre masculine durent certainement déséquilibrer.

Un des effets accidentels de ces raids fut la capture d'esclaves noirs (Dutertre 1667-71: II:574)<sup>4</sup> auxquels vinrent s'ajouter les survivants du naufrage d'un négrier portugais (Debbasch 1961: 43).

Au début, les chefs caraïbes s'attachaient les Noirs qu'ils enlevaient en qualité d'esclaves, suivant en cela l'exemple des Européens. Par la suite les Noirs, de plus en plus nombreux s'unirent à des femmes indiennes et leurs descendants semblent

<sup>4</sup> L'auteur cite une pétition de planteurs martiniquais qui se plaignent de l'enlèvement de cinq cents noirs.

s'être intégrés sans difficultés à la société caraïbe (Rochefort 1665:533).

En 1660, un traité passé entre les chefs de Saint-Vincent et de la Dominique, d'une part, et les autorités anglaise et françaises, d'autre part, garantissait aux Caraïbes la libre possession de ces deux îles, s'ils cessaient leurs raids contre les colonies.

Les Noirs des îles voisines étaient sans doute au courant de ces négociations, car Labat (1734:147) mentionne que nombre de Noirs de la Barbade réussissent à s'enfuir en se laissant dériver en radeau jusqu'à Saint-Vincent, qui est *sous le vent*, et où ils trouvent refuge. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de ce que, grâce à ces renforts constants, les Noirs et les Métis soient devenus plus nombreux que les Indiens, dès 1715. Ils contraignirent même ces derniers à leur céder toute la partie nord de l'île, tandis que les Indiens se trouvèrent refoulés à la pointe sud, la moins fertile. Les descendants des Noirs, cependant, avaient adopté la langue et la culture des Caraïbes, sauf l'organisation militaire qui ne semble pas avoir survécu à la paix forcée que les puissances européennes finirent par imposer au dix-huitième siècle.

Ce *transfert racial progressif* à l'intérieur d'une relative continuité culturelle n'a pas été unique, dans l'Amérique coloniale. Chaque fois qu'ils voisinèrent avec des populations indigènes, les esclaves fugitifs se procurèrent des femmes chez les Indiens, et la culture de leurs descendants représenta une synthèse entre les éléments créoles et indigènes.

Dans la plupart des cas toutefois les communautés de Noirs en fuite ne purent opérer complètement la fusion, car elles furent rejointes assez tôt par la société coloniale et détruites ou assimilées par elle. Ce furent respectivement les cas des nombreux *quilombos* brésiliens (Bastide 1961:115-35), de même que des Noirs *marrons*<sup>5</sup> de Saint-Domingue et de la Jamaïque. A Saint-Vincent, au contraire, l'autonomie de la société caraïbe tout au long de la période de contact avec les Noirs (1650-1760) permit l'assimilation culturelle de ces derniers en même temps que le mode de vie se transformait sensiblement sous leur influence.

<sup>5</sup> Ce terme, désignant aux Antilles les esclaves échappés, provient de l'espagnol *cimarron*, qui habite les montagnes, car ils se réfugiaient le plus souvent dans les endroits boisés et accidentés.

La suspension des hostilités avec l'extérieur semble avoir été beaucoup plus profitable à la partie noire de la population qu'aux Indiens eux-mêmes. Il semble que le même phénomène ait eu lieu dans l'ensemble de la culture que dans la langue. Même si les petits groupes de Noirs qui débarquaient à Saint-Vincent s'intégraient aux Caraïbes, pour des raisons pratiques, ils avaient vécu de longues années dans les plantations et en avaient certainement retenu nombre de traits qu'ils tentèrent de conserver dans leur milieu. C'est uniquement à l'influence créole qu'on peut attribuer le développement sur l'île d'une agriculture plus intensive qui permit une croissance démographique sans précédent (Debbasch 1961:43). A partir de ce moment, le sort de l'île de Saint-Vincent se détache de celui de la Dominique, dont la population, décimée, n'opposa plus aucune résistance au colonisateur. Les Caraïbes noirs de Saint-Vincent, au contraire, repoussèrent, en 1718, les troupes françaises envoyées de la Martinique pour les capturer et les ramener comme esclaves. On les laissa en paix par la suite (Labat 1742: 298-300). Ils entretenirent cependant des relations commerciales, pendant les quarante années qui suivirent, avec des commerçants français qui leur échangeaient des produits manufacturés contre des bois précieux et du caret.<sup>6</sup>

L'expansion des Caraïbes noirs fut brusquement mise en péril en 1763, lorsque les Anglais se firent octroyer l'île, lors du traité de Paris et décidèrent de la coloniser. Au début, les forces britanniques s'installèrent dans la partie sud, la moins peuplée, et ne rencontrèrent aucune résistance de la part des insulaires. Des relations pacifiques, sinon cordiales, s'établirent entre ces derniers et les colons, car on leur garantissait la libre jouissance de la partie nord de l'île, s'ils acceptaient de retourner aux colons tous les esclaves échappés qui s'y réfugieraient. Certains Caraïbes influents se mirent même à l'école des colons et commencèrent des plantations de tabac et de coton, qu'ils faisaient cultiver par leurs esclaves.<sup>7</sup>

Les exigences croissantes des Européens, peu satisfaits des terres pauvres qu'on leur avait allouées, suscitèrent cependant des

<sup>6</sup> Carapace d'une variété de tortue de mer qu'on utilisait pour la fabrication des peignes, en particulier.

<sup>7</sup> Cf. Young, William, cité par Taylor (1951:24).

accrochages de plus en plus nombreux, qui se terminèrent par la guerre ouverte en 1771, 1783 et 1795. Dans les deux premiers cas, on mit fin aux hostilités par la conclusion de traités de paix, mais la dernière guerre dura près d'un an et les Caraïbes, avec l'aide de soldats français venus de la Guadeloupe, en arrivèrent presque à chasser les Anglais de l'île. Mais les Français furent cependant rappelés en Guadeloupe et les Anglais envoyèrent des renforts qui forcèrent les Caraïbes à capituler. En mars 1797, cinq mille quatre-vingts personnes furent déportées sur l'île de Roatan, alors déserte, en face de la côte du Honduras (Burns 1954: 505-7; 571-2). Le capitaine général du Guatemala, informé de leur présence, leur permit de passer à la côte et de s'installer où bon leur semblerait (Lunardi 1948:13).

Un certain nombre d'entre eux s'établirent dans la petite ville espagnole de Trujillo, située en face de Roatan, mais, dès 1802, certains avaient poussé vers l'ouest jusqu'au Honduras britannique, où ils fondèrent les villes de Stann Creek et de Punta Gorda, tandis que les autres émigrèrent vers l'est jusqu'à la rivière Patuca, près de l'actuelle frontière du Nicaragua.

C'est dans la république du Honduras que les villages caraïbes, en raison de leur nombre (vingt-cinq, contre un au Guatemala et cinq au Honduras britannique) et de leur double isolement de l'intérieur du pays et de la colonie anglaise, conservèrent le plus fidèlement leur mode de vie insulaire.

Tout d'abord, le milieu côtier n'y est pas aussi différent des îles du Vent que ne le sont les côtes du Guatemala et du Honduras britannique. Ces deux dernières sont surtout composées de lagunes, douces ou salées, et la rareté du terrain élevé a forcé leurs habitants à s'y grouper en agglomérations de grandes dimensions. En conséquence, ils ont dû très tôt dépendre d'activités autres que l'agriculture pour leur subsistance. Les hommes sont devenus bûcherons, ouvriers ou marins, et les femmes, servantes dans les villes créoles de Bélize ou de Puerto Barrios.

Il y a, bien entendu, de nombreuses différences écologiques entre Saint-Vincent et la côte hondurienne. Alors que le sol de la première est, dans sa plus grande partie, très fertile et peut nourrir une population dense, la côte est surtout constituée d'une large bande de sable dont la couche d'humus est infime et qui

doit sa végétation luxuriante à l'abondance des pluies. Les seuls endroits propices à une agriculture permanente sont les collines argileuses qui atteignent la mer en quelques endroits et les rives des cours d'eau où s'est déposé le limon arraché aux montagnes de l'intérieur.

Au tout début, les Caraïbes s'établirent naturellement dans les endroits qui présentaient le plus de similitude avec leur habitat antérieur. Ils choisirent donc les collines qui s'étendent sur une faible distance (une dizaine de milles) à l'ouest de Trujillo: la terre y est fertile, élevée, et on trouve en abondance le palmier *yawara* (*Attalea cohune*) dont les feuilles sont indispensables à la construction de leurs maisons.<sup>8</sup> Les nouveaux arrivants pouvaient donc y continuer sans l'altérer leur mode de vie traditionnel: les hommes y pêchaient en mer, et les femmes cultivaient le manioc dans les brûlis adjacents aux habitations.

Cette zone privilégiée était cependant trop exigüe pour quatre mille personnes et les autres Caraïbes se dispersèrent, espérant rencontrer d'autres sites favorables. Dans la plupart des cas, ils furent cependant déçus et durent s'établir dans des terrains bas, infestés de moustiques, et dont le sol sablonneux s'épuise vite après quelques récoltes.

Parmi ceux qui partirent vers l'est, un groupe important atteignit le pays des Miskito, et s'installa parmi eux. Ces derniers, également métis de Noirs et d'Indiens<sup>9</sup> vivaient alors sous l'autorité d'un chef qui avait été nommé *roi* par le gouverneur de la Jamaïque. Les Anglais les approvisionnaient en armes et les soutenaient contre les Espagnols de l'intérieur. Ils habitaient (comme aujourd'hui) le côte et les principales rivières du Nicaragua oriental, de même que l'extrémité nord-est du Honduras. Ils ont résolu certains des problèmes que pose cette région, marécageuse et sujette aux cyclones, par le double habitat. Ils vivent pendant la plus grande partie de l'année dans des villages situés aux embouchures des rivières, pêchant dans des lagunes et échan-

<sup>8</sup> C'est à la rareté de ce palmier sur l'île que la tradition orale attribue l'émigration massive vers la côte. L'abondance de *yawara* est également un indice de la fertilité du sol.

<sup>9</sup> Pour l'histoire et l'ethnographie de cette population, voir Conzemius (1935).

geant leurs produits agricoles contre du sel et des objets manufacturés. Ils y pratiquent une agriculture d'appoint (quelques bananiers et un peu de manioc doux), limitée surtout par la rareté des terres non-inondées et la violence des tempêtes, qui détruisent souvent les plantations. En saison sèche (février-juin), ils montent vers le haut des rivières et font leurs plantations en terrain plus élevé et mieux abrité. Après les récoltes de riz et de fèves, ils s'en reviennent à la côte avec leurs provisions.

Les Caraïbes qui s'installèrent au milieu d'eux, à l'embouchure de la rivière Patuca, leur empruntèrent un grand nombre de techniques qui devaient plus tard faciliter leur adaptation aux basses-terres. Ils apprirent à choisir les sols en fonction de nouveaux critères: le bananier doit se planter en terrain sec et abrité, le manioc en terre sablonneuse et élevée, le riz dans les sols riches et humides. Ils durent modifier une bonne part de leur technologie, mais ils eurent tôt fait de voir les avantages d'un système agricole qui, utilisant les cours d'eau comme voies de pénétration rendait possible l'exploitation d'une aire beaucoup plus vaste que jadis. Leur système traditionnel, en effet, ne permettait que la mise en culture des abords immédiats des villages à cause de la difficulté du transport des produits à dos d'homme. Chez les Miskito, l'utilisation de la pirogue supprimait pratiquement ce problème.

Cependant, le peuple côtier que sont les Caraïbes ne put se résigner à passer la moitié de l'année dans les forêts de l'arrière-pays et ils firent leurs plantations sur les étroites bandes de terre qui séparent les lagunes de la mer. Les ouragans et les inondations eurent tôt fait de les décourager et, en moins d'une génération, ils revinrent vers l'ouest, par petits groupes.

Les endroits qu'ils choisirent pour s'établir furent tout différents de ceux qui avaient attiré la première vague d'immigrants. Ils s'installèrent aux embouchures des rivières navigables et firent leurs plantations sur les rives. Dans cette partie de la côte, il n'est pas nécessaire de remonter très loin vers l'intérieur pour trouver des terres assez hautes pour être à l'abri des inondations, car le sol s'élève plus rapidement qu'à l'est. En même temps, l'orientation du littoral permet une plus grande protection par rapport aux ouragans.

Cette adoption partielle de l'écologie des Miskito marque, dans l'histoire des Caraïbes noirs un tournant aussi important que l'intensification de l'agriculture, un siècle plus tôt, à Saint-Vincent. Les villages établis par des noirs revenant de Patuca se développèrent beaucoup plus rapidement que les autres et attirèrent même le surplus de la population des collines. Parfois celle-ci, ayant épuisé les sols accessibles, dut mettre en culture les rives d'un cours d'eau éloigné pour pouvoir subsister.<sup>10</sup> Cette transformation leur permit de s'établir sur la plus grande partie de la côte, plutôt que de se concentrer en quelques endroits, comme au Guatemala et au Honduras britannique.

Vu leurs dimensions réduites, les villages au dix-neuvième siècle ont été strictement exogames, car la société caraïbe du Honduras, sous l'influence européenne, semble-t-il, en vint à désapprouver les mariages entre cousins croisés tout en continuant d'interdire, comme auparavant, les unions entre cousins parallèles.

Un relevé des mariages, fait par la méthode généalogique, dans un petit village caraïbe, a donné les résultats suivants. Sur un total de 72 unions effectuées depuis la fondation,<sup>11</sup> l'homme provient de l'extérieur dans 44 cas, la femme dans 10 cas, et les deux conjoints étaient du village dans 13 cas.<sup>12</sup>

On voit qu'en dépit de l'existence hypothétique de matrilineages très structurés chez les Indiens Caraïbes de Saint-Vincent, les villages qui se fondèrent au Honduras constituèrent assez tôt des unités cognatiques, certes, mais où se conserva une nette prédominance matrilocale. Nous ne croyons pas que ce fait soit explicable par la simple *survivance*, car de même que les Caraïbes noirs négligèrent l'organisation militaire, ils auraient pu également laisser tomber en désuétude la matrilocalité.

Ce qui l'a maintenue si vivace, c'est sa relation étroite avec la division du travail. Celle-ci confèrent à l'homme une mobilité beaucoup plus grande qu'à la femme. Ce trait n'est évidemment

<sup>10</sup> C'est ce qui se produit, entre autres, dans les deux seuls villages établis sur des collines à l'est de Trujillo: Cusuna et Punta Piedra.

<sup>11</sup> Elle remonte au début du dix-neuvième siècle; cf. Young (1842:160).

<sup>12</sup> Les 5 cas où les deux conjoints proviennent de l'extérieur correspondent à la fondation des 5 lignées qu'on retrace dans le village: deux couples de *fondateurs* (venus de Patuca) et trois couples d'immigrants plus tardifs.

pas particulier à la société caraïbe, mais il y est spécialement important, car, en plus du soin des enfants, la femme doit pourvoir à la subsistance de la famille. Dès son adolescence, la jeune fille accompagne sa mère aux champs et elle apprend à butter le sol à la houe, à planter les boutures, à sarcler, à rapporter une fois la semaine la provision de tubercules au village, à les peler, les raper, les presser pour en extraire le suc vénéneux, à tamiser la pâte et à cuire la cassave. Ces opérations l'occupent en général cinq jours de la semaine, de quatre heures du matin jusque vers deux heures de l'après-midi. Elle emploie le temps qui lui reste à la préparation des repas, au soin des enfants et à la cueillette des noix de palme.

L'homme, au contraire n'est astreint qu'à des contributions épisodiques à la subsistance de la famille: des bananes et du poisson, de temps à autre, les réparations qui s'imposent à la maison, et surtout, le défrichage annuel d'un nouveau champ pour sa femme. Il devra de même apporter au ménage l'argent nécessaire à l'achat des biens manufacturés, surtout des vêtements.

Cette dernière fonction masculine, qui s'avéra de plus en plus importante depuis que la société caraïbe établit des contacts permanents avec les Européens, entre très souvent en conflit avec les précédentes. Les produits traditionnels, tant agricoles qu'artisanaux<sup>13</sup> n'eurent jamais de marché suffisant auprès des populations créole ou ladina pour que les Caraïbes puissent en profiter pour se procurer outils, ustensiles de ménage et vêtements. Ils durent donc choisir entre deux types d'innovations pour satisfaire à ces besoins: ou pratiquer des cultures nouvelles, ou s'intégrer comme travailleurs salariés à la société extérieure. Les deux solutions ont été adoptées parallèlement mais avec prédominance de l'une ou de l'autre selon les fluctuations de la situation économique globale.

Nous avons vu que, dès l'arrivée des Anglais à Saint-Vincent, certains Caraïbes avaient entrepris des plantations de tabac et de coton. D'autres s'engageaient comme piroguiers pour décharger les bateaux que les récifs empêchaient d'approcher (Taylor 1951:

<sup>13</sup> Parmi les premiers, on peut classer le manioc et les bananes; parmi les seconds, les pirogues et les objets de vannerie.

24). Dès leur arrivée en Amérique centrale, ils semblent avoir entrepris la culture du cocotier, car Thomas Young (1842), lors de son passage en 1840, remarqua dans tous les villages des plantations en pleine production. Les noix de coco étaient vendues à des goélettes de passage, qui les transportaient aux Etats-Unis. Les Caraïbes établis aux environs immédiats de Trujillo approvisionnaient la ville en poisson et en produits agricoles (Young 1842).

Dès cette époque, cependant, une fraction importante de la population masculine se rendait au Honduras britannique, pour y travailler à la coupe du bois. La plupart en revenaient, après quelques années, munis des biens indispensables à l'établissement de leur ménage: chaudrons, outils, tissus, et surtout les grandes poêles de fonte sur lesquelles on cuit maintenant la cassave.<sup>14</sup>

Ces deux tendances, production locale en vue d'un marché extérieur et travail salarié à l'extérieur, ont agi en sens contraire sur la composition des unités de résidence. La possibilité d'hériter d'une cocoteraie retient les hommes dans leur village natal et tend à transformer celui-ci en groupe cognatique à prédominance viri-locale. La mobilité qui résulte du salariat accentue, au contraire, l'uxorilocalité. Sachant qu'elle ne pourra compter sur l'aide de son mari, la femme établit alors sa maison et sa plantation près de celles de ses sœurs et de sa mère. Cette contiguïté lui permet de faire partie d'un réseau d'échange de services et de biens qui circulent en suivant les lignes matrilineaires: entr'aide dans le transport et surtout la préparation du manioc, aide d'un frère ou d'un beau-frère pour le brûlis annuel, etc.

Comme on a pu le voir d'après les statistiques des mariages indiquées plus haut, la tendance à l'uxorilocalité a été de beaucoup la plus forte. Les revenus provenant de la vente de noix de coco ont toujours été très irréguliers, au siècle dernier, en opposition avec la demande permanente de main d'œuvre, au Honduras britannique.

Sans attaches économiques permanentes à une localité, les hommes formèrent une population très mobile, non seulement vers

<sup>14</sup> Elles ont remplacé depuis longtemps les petits disques de terre cuite qu'utilisaient les Indiens Caraïbes et dont les Noirs n'ont même plus le souvenir.

les villages, mais d'un village à l'autre. Pour être accepté dans un village, il a toujours suffi à un homme de demeurer temporairement avec une femme de l'endroit et de participer à quelques travaux collectifs. Il a alors droit à l'aide des autres et à une parcelle de forêt pour y faire son brûlis. Après quelques mois ou quelques années il s'en ira peut-être ailleurs ou reviendra vers son village natal, laissant sa famille derrière lui. Les seuls groupes coopératifs qui survivent à ce va-et-vient sont ceux dont les activités sont sporadiques et dont les membres ne tiennent que des rôles interchangeable. Ainsi les groupes de pêche ou de construction dans lesquels ces tâches sont de courte durée, et les techniques, connues de tous.

La situation toute différente des femmes, décrite plus haut, fait d'elles les seuls éléments stables de la structure villageoise. Cela permit la naissance de ces *sociétés féminines* mentionnées pour la première fois par Young (1842:123) et qui existent encore aujourd'hui. Leur premier but était commercial. Les femmes chargeaient des pirogues d'ignames, de maïs et de bananes pour que leurs maris aillent les vendre dans les petites villes côtières. Les revenus tirés de la vente semblent avoir été en partie distribués entre les membres, et en partie utilisés pour subvenir aux dépenses des fêtes qui entouraient Noël. La permanence de ces associations contraste avec la fragilité des groupements masculins.

Dans deux cas au moins les hommes tentèrent de former des associations permanentes comme celles de femmes. Leur première tentative coïncida avec la période d'expansion économique 1900-1937, au cours de laquelle des compagnies américaines, la Vaccaro Brothers, puis la United Fruit, s'intéressèrent à la côte orientale du Honduras pour la production bananière. Les Caraïbes profitèrent beaucoup de ce nouveau débouché, comme planteurs, pendant la première période,<sup>15</sup> puis comme travailleurs salariés quand la United Fruit décida d'établir ses propres plantations, en 1918. L'apport monétaire suscita un accroissement des besoins et une association d'hommes se forma, à Limon, gros village caraïbe, pour acheter une goélette et faire le commerce sur la côte. Les

<sup>15</sup> Jusqu'en 1918, on acheta la production locale, que des goélettes allaient recueillir dans les villages côtiers.

hommes prenaient ainsi la relève des groupements féminins que leur manque d'instruction rendait de plus en plus inaptes à remplir leurs fonctions commerciales dans ce nouveau contexte.<sup>16</sup>

L'entreprise fonctionna assez bien tant que la production bananière retint les hommes dans les villages. Mais l'association se démantela lorsqu'avec la détérioration graduelle de la situation économique qui suivit le départ de la Compagnie, en 1937, les hommes durent reprendre leur vie itinérante en quête de travail.

C'est le même facteur de mobilité qui semble avoir déterminé l'échec encore plus rapide de la *Société de casseurs de noix de palmes*, qui fut fondée à Tocamacho, autre grosse agglomération caraïbe, dans les années quarante. La commercialisation des noix oléagineuses, produit de cueillette, n'exigeant même pas d'investissement, comme une entreprise commerciale, les sociétaires se dispersèrent au premier fléchissement des prix.

Le principal obstacle à de telles entreprises est qu'elles requièrent la confiance à long terme des associés dans l'honnêteté des dirigeants, confiance qui peut difficilement exister si ceux-ci n'ont pas d'attaches permanentes dans la localité.

\*  
\*                      \*

Jusqu'ici, nous avons parlé de la société caraïbe en la considérant comme juxtaposée, et non intégrée, à la société ladina. C'est pourtant cette intégration, qui, si elle se poursuit, lui fera subir une transformation assez profonde pour qu'elle cesse bientôt d'être considérée comme entité distincte au sein de la société hondurienne. A la structure communautaire décrite précédemment, qui valorise avant tout l'égalité et la réciprocité entre tous les villageois, s'en juxtapose une autre, fondée sur la différenciation sociale et la réussite individuelle. Ce dernier modèle correspond à la société ladina avec laquelle les Caraïbes sont de plus en

<sup>16</sup> Il existe des écoles dans la plupart des villages caraïbes depuis le début du siècle, mais la scolarisation a été jusqu'à maintenant limitée presque exclusivement aux garçons, car étant donné la division actuelle du travail, on ne pourrait soustraire les filles à l'agriculture sans compromettre la production.

plus liés par les divers réseaux de l'administration, de la communication de masse (radio, surtout) et des relations commerciales.

Les hommes caraïbes ont été en contact avec cette société depuis cent cinquante ans, mais elle se limitait pour eux au monde des villes. Le village où ils revenaient s'établir après quelques années était exempt de ces influences et ils y retrouvaient la culture traditionnelle. Les possibilités de différenciation sociale y étaient très réduites, car les revenus épisodiques provenant de la vente des noix de coco (hommes) et des produits agricoles (femmes) étaient rapidement dépensés lors des *dogo* et des fêtes de Noël (*fedu*). Des deux sources traditionnelles d'enrichissement chez les Ladinós, l'élevage et le commerce, la première était socialement interdite, en raison du dommage que le bétail aurait pu faire aux plantations, et la seconde était grandement limitée par la faible circulation monétaire et la distance des sources d'approvisionnement.<sup>17</sup>

Avec l'arrivée des compagnies bananières, en 1900, des commerçants Ladinós vinrent s'établir dans les villages caraïbes les plus importants et investirent leurs profits en bétail, en dépit de l'opposition des populations locales. Celles-ci, ne disposant pas envers eux des moyens habituels de contrôle social (ridicule, isolement), s'en accommodèrent et sentirent bientôt les avantages d'un commerce permanent.

Plusieurs Caraïbes, de retour de l'extérieur, investirent aussi leurs économies dans le commerce et l'élevage, mais le manque d'expérience et de soins les firent échouer. Ce n'est que récemment qu'ils purent rivaliser avec les Ladinós dans ce domaine et ils dominent maintenant le commerce et le transport maritime sur toute la côte orientale. Le même phénomène se produisit avec les instituteurs caraïbes qui se substituèrent peu à peu aux Ladinós. Il s'est ainsi constitué, dans tous les gros villages, une catégorie d'individus dont les ressources et le statut sont de beaucoup supérieurs à l'ensemble. Comme les normes égalisatrices de leur culture

<sup>17</sup> Jusqu'au début du siècle, le seul dépôt de biens manufacturés était le port de Belize, au Honduras britannique. Une pirogue de mer munie d'une voile (*guriara*) s'y rendait en quinze jours mais tardait un mois ou un mois et demi, au retour. La contrebande s'y pratiquait, mais sur une faible échelle, en raison de ces difficultés matérielles.

ne leur accordent pas le statut qu'ils croient mériter, ils tendent de plus en plus à se définir en fonction de la culture ladina qui, elle, leur accorde une place spéciale dans sa hiérarchie. Ces deux groupes sociaux tendent donc, chacun à sa manière, de briser l'ensemble des réciprocités qui jouent entre tous les hommes d'un village pour créer des relations suivant le modèle dyadique propre à la société ladina (Foster 1961),<sup>18</sup> en soulignant bien qu'elles sont des relations entre inégaux. Contrairement aux instituteurs, les commerçants sont capables d'imposer leur conception de la société en liant au moyen du crédit un certain nombre de villageois qui deviennent par la suite leurs obligés. Comme ils sont dans la même position par rapport aux Ladinos influents, nous assistons à une véritable intégration de la structure sociale caraïbe au sein des unités plus vastes (à majorité ladina) où elle s'inscrit.

\*  
\*                      \*

Au cours des pages qui précèdent, nous avons vu que le changement social, tel qu'il a affecté la société caraïbe au cours des trois derniers siècles, ne saurait être représenté comme une évolution linéaire d'une *société primitive intégrée* à une *société occidentale* présentée comme un modèle abstrait. Les transformations qui ont eu lieu au niveau de la structure sociale se sont révélées intimement liées aux modifications de la situation politico-économique globale.

Dans ces ajustements à une situation extérieure, il nous faut cependant distinguer deux niveaux. En premier lieu, celui où jouent les *déterminismes structurels*. Ainsi l'émigration et la culture de produits d'exportation agissent en sens contraire sur la structure des groupes de résidence, la première renforçant l'uxorilocalité, la seconde, la virilocalité. D'autre part, le changement peut venir de la *perception* qu'a le groupe social des possibilités offertes.

Par exemple, les Noirs échappés des plantations avaient de leur situation et de l'utilisation possible des ressources de l'île

<sup>18</sup> Comme Foster le souligne, ce modèle vaut, avec des variantes, pour l'ensemble des sociétés paysannes latino-américaines.

Saint-Vincent, une vision toute différente de celle des Indiens. C'est ce qui a amené les premiers à s'adapter et les seconds à s'éteindre, bien que les deux groupes aient disposé des mêmes moyens sociaux et matériels. Il en va de même des transformations actuelles, amorcées par les instituteurs et des commerçants, qui substituent aux relations égalitaires des relations hiérarchisées.

C'est par un approfondissement de ces niveaux, déterminismes structurels et perception différentielle de la situation, étayé sur des études comparées de processus concrets de changement, que nous pouvons espérer arriver à une théorie du changement social qui dépasse les cas particuliers sans devenir tautologique.

**Université Laval.**

#### RÉFÉRENCES

- BASTIDE, Roger  
1960 Les religions africaines au Brésil. Paris, Presses Universitaires de France.
- BEAUCAGE, Pierre  
s.d. Ethnohistoire et changements sociaux chez les Caraïbes noirs du Honduras. Thèse manuscrite. Université Laval.
- BURNS, Sir Allan  
1954 History of the British West Indies. London, Allen & Unwin.
- COELHO, Ruy  
1949 The Significance of the Couvade Among the Black Carib. *Man*: 49:64.
- CONZEMIUS, Eduard  
1928 Ethnographical Notes on the Black Carib (Garif). *American Anthropologist* 30.  
1930 Sur les Garif ou Caraïbes noirs de l'Amérique centrale. *Anthropos* 25:859-77.  
1935 Ethnographical Survey of the Miskito and Sumu Indians of Honduras and Nicaragua. *Bureau of American Ethnology Bulletin* 106.
- DEBRASCH, Y.  
1961 Le marronnage: essai sur la désertion de l'esclave antillais. *L'Année Sociologique* 3:1-102.

DUTERTRE, R.P. Jean-Baptiste

- 1667-71 Histoire générale des Antilles habitées par les François. Paris, Thomas Jolly.

FOSTER, George M.

- 1961 The Dyadic Contract: a model for the social structure of a Mexican peasant village. *American Anthropologist* 63.

LABAT, R.P. Jean-Baptiste

- 1742 Nouveau voyage aux Isles de l'Amérique. Paris, Théodore Legras. 2<sup>e</sup> édition.

LUNARDI, Federico

- 1948 Honduras Maya: etnologia y arqueologia de Honduras. Tegucigalpa.

ROCHEFORT, César de

- 1665 Histoire naturelle et morale des Isles Antilles de l'Amérique. Rotterdam, Arnout Leers.

ROUSE, Irving

- 1948 The Carib. In *Handbook of South American Indians*, ed. by Julian Steward. Bureau of American Ethnology Bulletin 142:4.

TAYLOR, Douglas MacRae

- 1946 Kinship and Social Structure of the Island Carib. *Southwestern Journal of Anthropology* 2.

- 1951 The Black Carib of British Honduras. Viking Fund Publications in Anthropology 17.

YOUNG, Thomas

- 1842 Narrative of a Residence on the Mosquito Shore. London, Smith, Elder & Co.
-